

Le convivialisme enseignant : une identité en formation ?¹

Olivier Maulini & Katja Vanini De Carlo
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

2018

À quoi nous jugeons-nous, pensons-nous, sentons-nous enseignante ou enseignant ? En quoi notre identité professionnelle évolue-t-elle au fil du temps ? Comment conditionne-t-elle nos pratiques et le métier dont nous apprécions ou non les transformations ? Chacun de nous peut avoir son opinion, mais nous ne pourrions peser sur les événements qu'en défendant ensemble certaines orientations.

Un métier au risque de sa redéfinition

Les jeunes qui entrent aujourd'hui dans la profession évoquent toutes sortes d'expériences et de critères d'affiliation : « Quand une élève m'a dit 'maîtresse' au début du stage, j'ai su que je basculais de l'autre côté ! » « Mettre des notes pour la première fois : c'est là que tu mesures ta responsabilité... » « Moi, je commence à parler comme mes profs de didactique : ça y est, je vais finir formaté ! » « J'ai manifesté avec trois vieux syndicalistes : je me suis dit 't'es socialisé' ! » « Maintenant c'est cuit : je rêve chaque nuit que mon registre est resté dans mon lit... ». À chaque néophyte ses moments de basculement, plus ou moins décisifs et conscients. Les *millennials* grandissent apparemment loin de l'uniformité des anciennes écoles normales, dans un monde valorisant les itinéraires et les préférences personnelles. L'air du temps serait à l'authenticité contre le conformisme, à l'épanouissement contre la discipline : mais en vérité les normes sont moins en recul que de plus en plus équivoques et négociées. Les vies se construisent (voire se « bricolent ») individuellement, dans un espace instable où compte autant la socialisation par les pairs et les institutions que ce qu'en font les nouveaux arrivés.

C'est que la complexité moderne vient moins, comme on l'entend souvent, d'un abandon des règles que de l'émergence d'une régulation paradoxale : celle qui nous impose désormais autonomie (plutôt que sujétion), pratique réflexive (plutôt que simple habileté), autorité de compétence (plutôt que de statut), maîtrise et en même temps expression de soi (afin de légitimer nos choix). « Il s'agit pour chacun aujourd'hui de faire de sa vie un récit. La mise en scène du 'soi' et la construction sociale de l'identité personnelle constituent l'une des composantes cruciales des pratiques et des représentations des individus » (Ruano-Borbalan, 1998, p. 1). Nos repères nous sont de moins en moins donnés : nous devons (et souvent nous voulons) davantage nous les confectionner. L'exigence vaut en famille (en particulier dans les milieux favorisés), à l'école (où chaque élève est tenu de s'autocontrôler) ou au travail (où les valeurs de loyauté, d'engagement, d'initiative et de flexibilité se conjuguent pour sommer les personnes de se donner *volontairement* les moyens de s'adapter). Pourquoi épargnerait-elle les enseignants ? Ce qui s'observe en formation initiale peut être pris comme un épisode passager (« Il faut bien que jeunesse se passe... ») ou au contraire comme le signe avant-

¹ Article publié dans l'*Éducateur*, numéro spécial *Enseigner : (re)définitions d'une identité professionnelle*, 8-9.

coureur d'une redéfinition plus ou moins bienvenue de la profession. Dans ce cas, que nous apprend l'identité des enseignants lorsqu'elle se revendique à l'état naissant ?

Entre pluralisme et convivialisme

Résumons (trop) brièvement ce que nous montrent la recherche et les expériences du terrain à ce propos. En particulier au degré primaire, les nouveaux enseignants sont aussi engagés mais plus pragmatiques que leurs aînés : ils se méfient des grands discours, des réformes systémiques et des syndicats unitaires ; mieux valent pour eux le tâtonnement expérimental, les projets opérationnels et la coopération de proximité. Le savoir théorique peut servir, mais s'il n'est pas idéologique. Une seule exception : dans leur esprit, la fonction scolaire d'intégration domine nettement celles d'instruction et d'orientation. L'idéal professionnel est celui d'une école paisible, d'une pédagogie ajustée à chacun et supportée par tous, prévenant les conflits entre élèves, entre collègues, entre l'école et les parents, à l'abri d'une hiérarchie elle-même respectée parce qu'offrant une reconnaissance et une protection rapprochées. Le pluralisme est non seulement toléré : il fait figure de solution plutôt que de difficulté à assumer collectivement (Maulini, 2016).

Les valeurs solidaristes (culture commune, bien commun, intérêt collectif) ne sont bien sûr pas nouvelles chez les enseignants. Mais deux manières (au moins) de les considérer peuvent se télescoper désormais. Soit l'entente humainement parfaite est une utopie régulatrice (capable d'orienter un progrès contradictoirement débattu), et elle justifie dans l'intervalle tous les débats d'idées. Soit c'est un vivre-ensemble exigible et exigé immédiatement (sans confrontation, ni inimitié), et elle peut faire prendre chaque dispute théorique pour du temps perdu et/ou un signe de mauvaise volonté. Dans ce cas, rêver d'harmonie peut préparer la zizanie. L'idéal convivialiste peut réellement menacer le pluralisme.

Car dans une réunion entre amis, la convivialité règne jusqu'à ce que les participants ne s'entendent plus et renoncent à se rencontrer. Mais dans une classe, une salle des maîtres, un système scolaire ou une société : comment rester ensemble si chacun brise le lien à la moindre contrariété ? Les enfants viennent à l'école pour forger les armes intellectuelles qui leur permettront de défendre leurs droits et leur dignité, y compris et surtout lorsqu'ils seront bafoués. C'est que le monde réel n'est pas convivial : il est d'une part et souvent controversé ; et quand il ne l'est pas, c'est parce que des rapports de force court-circuitent d'autre part les discussions, et qu'il faut des conflits sociaux pour les rééquilibrer. Si les enseignants se cantonnent dans l'école en faisant vœu d'amabilité, ils seront peut-être jugés aimables, mais est-ce leur rôle et veulent-ils en faire leur identité ?

Faillibilisme et bonne adversité

De quelle (trans)formation rêvons-nous pour les enseignants de demain ? Ou, pour prolonger notre raisonnement : qui, quand, comment peut ou doit-on intervenir – en formation ou non – pour orienter la construction de l'identité professionnelle des futurs enseignants ? Sommes-nous en mesure de trouver ou au moins de chercher un nouvel équilibre entre le convivialisme émergent (qui valorise la bonne entente, mais impatientement) et un faillibilisme critiquant le sens commun, les *fake news* et les fausses évidences (quitte à ce que cela prenne du temps) ?

Une anecdote raconte qu'une jeune fille demanda un jour à sa mère (ne nous en veuillent les esprits à juste titre attentifs et sensibles aux questions de genre, l'histoire nous vient d'un temps où la cuisine était presque toujours un territoire exclusivement féminin) la raison pour

laquelle elle coupait toujours les deux bouts du rôti en préparation. C'est qu'au fil des générations, chaque fille avait appris à faire ainsi de sa mère, sans se demander pourquoi, parce que le respect commandait d'imiter, pas de douter et de discuter. Il s'avéra pourtant qu'à l'origine de la pratique se trouvait un plat ou un four trop petit pour contenir entièrement le rôti. Plats et fours avait changé de taille depuis longtemps, la pratique conviviale n'avait pas changé pour autant.

Considérée par certains comme « la phrase la plus dangereuse du langage », *nous avons toujours fait comme ça* est probablement un réflexe humain prévenant tout conflit potentiel de génération. Nous savons que la profession d'enseignant souffre d'une forme contemporaine de désillusion : les élèves sont de moins en moins conciliants, leurs parents de plus en plus insolents, la hiérarchie hésite entre taper certains jours sur la table et chercher des accommodements le reste du temps. En vérité, les praticiens eux-mêmes sont ambivalents, et même divisés entre eux sur la stratégie à privilégier. Mais quand un être humain a tendance à déprimer, que lui conseille un thérapeute éclairé : espérer un changement enchanteur de la réalité, ou peser plutôt sur ce qu'il peut modifier et renonçant aux idéaux qui le font souffrir injustement ?

L'identité personnelle et professionnelle n'est pas une qualité intrinsèque de la personne, mais un processus, un rapport à soi, aux autres, au monde. C'est un mouvement, une tension entre différents pôles, une recherche d'équilibre. Quel(s) enseignant(s) voulons-nous et pouvons-nous être ? La question se pose au pluriel comme au singulier. Les difficultés et la complexité du métier peuvent mener à l'épuisement, surtout si nous espérons une école dispensée de se battre et de se justifier : face à des élèves en grande difficulté, à des familles en désarroi, parfois trop, parfois pas assez impliquées, nous sommes de plus en plus (et de plus en plus intensivement) sollicités. Il ne serait pas honnête d'inciter les novices à s'interroger sur les pratiques en vigueur sur le terrain sans mener parallèlement un réel travail de soutien vis-à-vis des enseignants chevronnés : ceux qui assument un métier de plus en plus difficile et de moins en moins sûr de lui, quoi que nous puissions en penser. Inutile d'espérer protéger l'école sans lutter. Heureusement, puisque rien ne vaut, pour s'unir, une bonne adversité...

Références bibliographiques

- Maulini, O. (2016). Former les futurs enseignants : prendre en compte leur rapport au métier. In V. Lussi Borer & L. Ria (Ed.). *Apprendre à enseigner* (pp. 169-178). Paris : PUF.
- Ruano-Borbalan, J.-C. (1998). *L'identité. L'individu, le groupe, la société*. Auxerre : Sciences Humaines.
- Vanini De Carlo, K. (2016). Pensée autobiographique et (trans)formation narrative du soi professionnel. *Formation et pratiques d'enseignement en questions*. URL : <http://www.revuedeshep.ch>